

humanitas

Vol. XLIX

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS



HUMANITAS

Vol. XLIX • MCMXCVII



LES FONDEMENTS CLASSIQUES DE L'IDÉE EUROPÉENNE*

MARIA HELENA DA ROCHA PEREIRA
Universidade de Coimbra

L'idée européenne, on en parle aujourd'hui partout. On écrit des livres à ce sujet, on organise des congrès, des débats, comme celui de l'Institut des Sciences de l'Homme, qui s'est tenu à Castelgandolfo en 1989, consacré au thème "L'Europe et la Société Civile", ou alors celui qui s'est déroulé presque aux antipodes, en 1992, à l'Université Nationale d'Australie, sous le thème "Pour conceptualiser l'Europe: l'unité dans la diversité". On essaie surtout de dépasser le plan économique qui est aux assises de l'Union Européenne pour retrouver dans le passé, comme dans le présent, une autre union, plus profonde et donc plus tenace, venant de la philosophie, de la géographie, de l'histoire, de la littérature – précisons mieux encore, de la culture. Des entités officielles l'ont bien reconnu, comme le Ministère des Affaires Étrangères Français, en 1988, lorsqu'il a affirmé que c'est à la culture qu'il revient d'imposer le sentiment de l'unité, de la solidarité européenne.

Le propre d'une culture est de n'être jamais identique à elle-même, comme l'a récemment écrit Derrida¹. Elle est l'œuvre de générations qui se succèdent, elle est donc "tradition" au sens étymologique du mot, tout autant qu'elle est toujours en passe de subir les effets d'une crise – et là aussi nous employons le mot dans son sens premier de 'jugement'. En effet, "crise sans tradition n'a ni racines ni sol, tout comme tradition sans crise est chose morte et finie", ainsi que vient de le signaler un philosophe portugais contemporain,

* Conférence lue à l'Université Catholique de Louvain le 26 mars 1996.

Dans toutes les références que je donnerai les textes grecs seront suivis de la traduction française de la Collection Guillaume Budé.

¹ *L'Autre Cap* (Paris 1991), p. 16.

Miguel Baptista Pereira². Ce n'est pourtant pas sous cette perspective dynamique et diachronique que nous allons nous occuper de la culture européenne, qui en est indissociable. On sait que celle-ci a été le rêve de bien des empereurs, de Charlemagne à Napoléon, quoiqu'il s'agit là d'une unité à laquelle on aboutirait par la force. Si l'on veut parler de l'idée d'une unité culturelle, que d'ailleurs Charlemagne lui-même a ébauchée dans son empire, il faut plutôt la rechercher chez les écrivains de la Renaissance, qui en prennent conscience au moment d'une crise politique redoutable, déclenchée par la conquête de Constantinople. C'est le cas de l'humaniste Enea Silvio Piccolomini, devenu pape sous le nom de Pie II, auteur d'un traité de géographie et d'éthnographie appelé *Europe* et d'un "Discours sur la défaite de Constantinople et sur la nécessité de faire la guerre aux Turcs" (*Oratio de Constantinopolitana clade et bello contra Turcos congregando*), où il se plaint que les attaques des infidèles ne se déroulaient plus en Afrique et en Asie, "désormais c'est en Europe, c'est-à-dire, dans notre patrie (...) que nous avons été battus". Le même Pape a publié une bulle de croisade, à fin de réunir – d'ailleurs sans succès – les princes de toutes les nations à fin que "après avoir reconquis la Grèce, on puisse finalement chanter dans toute l'Europe tes louanges"³. Dans le même sens, le poème épique portugais des *Lusiades* de Camoens, composé plus d'un siècle plus tard, adresse quelques strophes très énergiques aux pays chrétiens qui guerroyaient entre eux, pour leur rappler que leur devoir est de s'unir contre le danger ottoman⁴. Remarquons toutefois qu'ici l'idée de *Christianitas* se superpose à celle de l'ensemble du continent, tandis que, dans d'autres parties de l'épopée, l'expédition aux Indes se présente comme originaire de l'Europe⁵.

Depuis la formation de l'Empire Romain d'Occident, puis pendant le Moyen Âge et bien au-delà de cette époque, notre continent avait une seule langue de culture, le latin, une seule religion, le Christianisme. L'ensemble en était conçu comme la *Christianitas* dont nous venons de parler. C'est donc un des paradoxes de l'histoire que, justement à mesure que ces deux facteurs d'unité

² "A crise do mundo da vida no universo mediático contemporâneo" (La crise du monde de la vie dans l'univers médiatique contemporain), *Revista Filosófica de Coimbra* 8 (1995) 217-281.

³ Cf. M. Fuhrmann, *Europa. Zur Geschichte einer kulturellen und politischen Idee* (Konstanz 1981).

⁴ *Les Lusiades* VIII. 4-14.

⁵ *Les Lusiades* I.64.

s'effondrent, par suite de la Réforme, d'un côté, et de l'ascension au statut de langues littéraires du *volgare illustre*, de l'autre, l'idée d'Europe renaît et s'affermir au contact d'autres civilisations et d'autres continents.

Nous venons de dire que l'idée d'Europe renaît, et non pas, comme on lit assez souvent, qu'elle commence à prendre forme. En effet, on la rencontre souvent du VII^{ème} au IX^{ème} siècle. Mieux encore, elle venait d'une époque très lointaine. Disons même que, comme presque toutes les idées fondamentales de la civilisation occidentale, elle prend ses racines dans la Grèce antique.

Voyons donc d'abord si le nom qu'elle porte est d'origine grecque. En effet, lorsqu'on parle d'un nom tellement important – l'Europe – on est tout naturellement poussé à interroger le mot. C'est ce qu'ont fait les Anciens, c'est ce que font encore les Modernes, en dépit des progrès de la linguistique. Pourtant, c'est en vain qu'on le chercherait tout le long des Poèmes Homériques. Sa première occurrence se trouve dans la *Théogonie* d'Hésiode, v. 357, au beau milieu d'un catalogue de noms des filles d'Océan et de Téthys, donc, des Océanines. Le mythe d'une autre Europe, fille de Phoinix, roi de Tyr, ravie par Zeus (qui avait pris la forme d'un taureau) et emportée en Crète, où elle aurait enfanté Minos, Sarpédon et Rhadamanthe, était racontée dans le *Catalogue des Héroïnes*, attribué à Hésiode, mais composé sans doute, au moins sous la forme que les papyrus nous ont transmise, au VI^{ème} siècle av. J. -C.⁶ D'autres légendes connues des premiers historiographes en font la fille d'Agénor et la soeur de Cadmos, enlevée par Zeus et cachée dans une grotte à Teumessos, sur la route de Thèbes à Aulis; elle aurait par la suite enfanté Rhadamanthys. De ces deux versions de la légende, c'est dans la tradition béotienne que M. L. West croit déceler les traits les plus anciens, ce qui semble bien possible⁷. Retenons-en seulement que celui que M. Pohlenz a appelé dans un livre célèbre "le premier historien de l'Occident"⁸ regardait ces traditions-là d'un oeil critique. Voici donc ce que disait Hérodote IV. 45:

⁶ Frgs. 140-141 Merkelbach-West. M. L. West, *The Hesiodic Catalogue of Women* (Oxford 1985) pp. 164-165, a essayé de démontrer que les fragments du *Catalogue*, tels qu'ils nous sont parvenus, datent du VI^{ème} siècle av. J. -C., bien qu'ils remontent à plusieurs généalogies locales construites pas plus tard que le VIII^{ème} siècle av. J. -C.

⁷ Pour les sources et la discussion du mythe, voir Winfried Bühler, *Die Europa des Moschos* (Wiesbaden 1960), pp. 17-28, et M. L. West *op. cit.*, pp. 82-83 et 146-147.

⁸ *Herodot, der erste Geschichtschreiber des Abendlandes* (Stuttgart 1964).

Ἡ δὲ δὴ Εὐρώπη οὕτε εἰ περίρρυτός ἐστι γινώσκειται πρὸς οὐδαμῶν ἀνθρώπων, οὕτε δόκοθεν τὸ οὖνομα ἔλαβε τοῦτο, οὕτε ὅστις οἱ ἦν ὁ θέμενος φαίνεται, εἰ μὴ ἀπὸ τῆς Τυρίας φήσομεν Εὐρώπης λαβεῖν τὸ οὖνομα τὴν χώραν· πρότερον δὲ ἦν ἄρα ἀνώνυμος ὡσπερ αἱ ἕτεραι. Ἄλλ' αὐτὴ γε ἐκ τῆς Ἀσίας τε φαίνεται ἐοῦσα καὶ οὐκ ἀπικομένη ἐς τὴν γῆν ταύτην ἣτις ὑπὸ Ἑλλήνων Εὐρώπη καλεῖται, ἀλλ' ὅσον ἐκ Φοινίκης ἐς Κρήτην, ἐκ Κρήτης δὲ ἐς Λυκίην.

Pour l'Europe, de même que nul ne sait si elle est toute entourée d'eau, on est sans lumière sur l'origine de son nom et sur celui qui le lui imposa, à moins de dire que le pays reçut ce nom de la Tyrienne Europé; elle aurait en ce cas été auparavant anonyme, comme les autres parties du monde. Mais il est certain que cette Europé était originaire d'Asie, et qu'elle ne vint jamais dans ce pays que les Grecs appellent présentement Europe; elle vint seulement de Phénicie en Crète, et de Crète elle alla en Lycie.

On peut toutefois essayer d'obtenir quelques renseignements du côté de l'étymologie. Un lexicographe du Vème siècle, Hésychius, en a donné une définition en termes géographiques: "Pays du couchant et ténébreux", qu'on a rapproché de l'assyrien *irib* ('le soleil couchant'), de même qu'Asie serait un dérivé de *açu* ('le soleil levant'), ces noms pouvant avoir été transmis par des commerçants de Lydie. Cette origine sémitique, adoptée par Rewy et par Grimme, figure dans le dictionnaire de Frisk (1960), à côté de l'étymologie indo-européenne proposée par Aly et d'autres, qui rattache le mot à εὐρῶς et ὄψ, mais que l'auteur ne trouve pas convaincante. Sa conclusion à lui est simplement *unerklärt*. Chantraine (1980) est encore plus tranchant dans son dictionnaire: *étymologie ignorée*. Il se demande néanmoins si les deux termes (c'est-à-dire, l'anthroponyme et le nom géographique) ne sont pas indépendants l'un de l'autre (ce que personnellement je crois) et "si le nom du continent n'est pas issu de l'adjectif εὐρῶς, un dérivé d' εὐρύς, 'large' 'étendu', un mot d'origine indo-européenne qui semble avoir déjà produit des composés en grec mycénien".

Vous voyez en ce moment où un seul mot peut nous conduire! Laissons là les étymologies, puisqu'elles n'ont pas de réponse sûre à nous fournir, et revenons aux textes et à la géographie. C'est dans l'*Hymne Homérique à Apollon* que le terme paraît pour la première fois en ce sens, au moment où le dieu annonce son plan de construire un temple et un oracle à Delphes (247-253 = 287-293):

Τελφοῦσ', ἐνθάδε δὴ φρονέω περικαλλέα νηὸν
 ἀνθρώπων τεύξαι χρηστήριον, οἳ τέ μοι αἰεὶ
 ἐνθάδ' ἀγινήσουσι τεληέσσας ἑκατόμβας,
 ἡμὲν ὅσοι Πελοπόννησον πίειραν ἔχουσιν
 ἦδ' ὅσοι Εὐρώπην τε καὶ ἀμφιρύτους κατὰ νήσους,
 χρῆσόμενοι τοῖσιν δὲ τ' ἐγὼ νημερτέα βουλήν
 πᾶσι θεμιστεύοιμι χρέων ἐνὶ πίονι νηδί.

Telphouse, j'ai l'intention de bâtir ici même un temple magnifique, oracle pour les hommes qui sans cesse, pour me consulter, conduiront à mes autels de parfaites hécatombes, ceux qui habitent le gras Péloponnèse, comme ceux d'Europe et des îles ceintes de flots: à tous je veux faire connaître ma volonté infailible en rendant mes arrêts dans un riche sanctuaire.

Cette partie de l'Hymne, communément appelée "La suite Pythique", a été composée dans les premières décennies du VI^{ème} siècle av. J. -C. comme semble l'avoir démontré R. Janko⁹. On pourra donc conclure qu'en ce temps-là "Europe" était la dénomination courante du nord et du centre de la Grèce, par opposition au Péloponnèse. S'il en est ainsi, il semble qu'il soit raisonnable d'établir un parallèle avec ce qui s'est passé avec le nom de l'Hellade. En effet, celle-ci n'était d'abord qu'une petite contrée appartenant à Achille et faisant partie de la Thessalie, et ce n'est que vers 700 av. J.-C. que ce nom s'étendit à toute la Grèce¹⁰. Peut-être y a-t-il eu une phase pendant laquelle l'opposition Europe/Asie était limitée aux côtes occidentale et orientale de la Mer Égée. L'importance attribuée au passage de l'Hellespont, sur lequel nous reviendrons tout-à-l'heure, et les faits historiques qui se cachent sans doute derrière la Guerre de Troie en seraient en quelque sorte des indices.

Pour ce qui est de l'Europe, ce n'est que chez Pindare qu'on trouve ce terme pour désigner cette partie du monde. C'est là que se trouve une ville qui en signale l'extrémité occidentale, après laquelle on ne peut plus passer (*Ném.* IV. 69-72):

⁹ *Homer, Hesiod and the Hymns* (Cambridge 1982), p. 132. La date en serait c. 585 av. J.-C., soit, lorsque les Amphictyons ont déclaré la Plaine de Crisée consacrée à Apollon. Plus récemment, Andrew M. Miller, *From Delos to Delphi. A literary Study of the Homeric Hymn to Apollo* (Leiden 1986), a repris la thèse d'un seul auteur.

¹⁰ Pour les détails, voir J. Ribeiro Ferreira, *Hélade et Helenos. Génese e evolução de um conceito (Hellade et Hellées. Genèse et Évolution d'une Idée)* (Coimbra 1992), pp. 265-297.

Γαδείρων τὸ πρὸς ζόφον οὐ περατόν ἀπότρεπε
 αὐτίς Εὐρώπην ποτὶ χέρσον ἔντεα ναός·
 ἄπορα γὰρ λόγον Αἰακοῦ
 παίδων τὸν ἅπαντά μοι διελθεῖν.

Mais on ne peut franchir Gadès; au delà sont les ténèbres. Ramène ta nef vers le continent, ramène-la vers l'Europe; suivre jusqu'au bout l'histoire des enfants d'Éaque est pour moi une chose impossible.

Remarquons en passant qu'il est vraiment curieux de trouver dans une épinicie la mention de Cadix, au sud-ouest de l'Hispania, la deuxième fondation phénicienne en importance, qui date de 777/755 av. J. -C., et près de laquelle on vient de découvrir un nouveau temple de Melkart. Mais retournons à notre ode.

Celle-ci est datée par Snell-Maehler comme étant peut-être de 473 av. J. -C. S'il en est ainsi, le nouveau sens du terme était déjà bien établi, depuis Hécatee de Milet au moins, vu que cet historiographe avait composé une *Description de la Terre* divisée en Europe et Asie et illustrée d'une carte, qui, d'ailleurs, n'était pas la toute première, puisqu'Anaximandre en avait déjà esquissé une¹¹.

Ceci nous amène à une discussion dont on trouve les échos chez Hérodote, celle de la division de la Terre. Lui connaît la division en trois parties, Europe, Asie et Lybie, et n'accepte pas la théorie des Ioniens, qui admettent comme limite entre les deux dernières le cours du Nil (II. 16). Il trouve, pourtant, que la division n'est pas bien faite, les trois régions étant très inégales (IV.42):

Θαμάζω ὧν τῶν διουρισάντων καὶ διελόντων Αἰβύην τε
 καὶ Ἀσίην καὶ Εὐρώπην· οὐ γὰρ σμικρὰ τὰ διαφέροντα αὐτέων
 ἐστί. Μήκει μὲν γὰρ παρ' ἀμφοτέρας παρήκει ἡ Εὐρώπη,
 εὖρεος δὲ πέρι οὐδὲ συμβαλεῖν ἀξίη φαίνεται μοι εἶναι.

J'admire donc ceux qui ont partagé et divisé le monde en Lybie, Asie et Europe, alors qu'entre ces parties les différences ne sont point petites. Car, dans le sens de la longueur, l'Europe s'étend tout le long des deux autres; et, sous le rapport de la largeur, il ne me paraît pas qu'elle puisse même être mise en comparaison.

Ne nous étonnons pas de l'erreur du jugement porté sur l'étendue de l'Europe. Malgré l'expédition ordonnée par Darius à Skylax de Caryanda sur

¹¹ Strabon, I.1.11.

les côtes de l'Inde (IV. 44), on croyait que "jusqu' à l' Inde la Terre est habitée; à partir de l' Inde en allant vers l' aurore, elle est déserte, et personne ne peut dire ce qu' il en est" (IV. 40).

De l' Europe elle-même, on ne connaît pas les extrémités occidentales (III.115), ni orientales (IV.45), l' opinion d' après laquelle elle s' arrêterait, à l' Est, au cours du Tanaïs (aujourd' hui, le Don) et au Bosphore cimmérien ne semblant pas acceptable (IV. 45).

Les limites entre l' Europe et l' Asie n' étaient pas précises non plus pour Eschyle. Il en parle dans le *Prométhée Enchaîné*, lorsque le titan prophétise les errances d' Io (732-735):

Ἔσται δὲ θνητοῖς εἰσαεὶ λόγος μέγας
τῆς σῆς πορείας, Βόσπορος δ' ἐπόνυμος
κεκλήσεται λιποῦσα δ' Ἐυρώπης πέδον
ἤπειρον ἤξεις Ἀσιάδ'

Et, parmi les mortels, à jamais vivra le glorieux récit de ton passage: le détroit te devra le nom de Bosphore. Et, dès lors, laissant le sol de l' Europe, tu prendras pied sur le continent d' Asie.

Une autre limite était indiquée dans la tragédie suivante, le *Prométhée Libéré*: la montagne du Phasis (un fleuve que l' on identifia d' abord au Don, puis au Rhion, à l' extrémité occidentale de la Mer Noire).

Mais laissons là cette tragédie, dont on discute à nouveau l' authenticité¹², et retournons à ce drame d' Eschyle auquel revient la gloire d' être la plus ancienne pièce du théâtre européen, *Les Perses*, qui remportèrent le premier prix aux Grandes Dionysies de 472 av. J. -C. (de la tragédie sur le même sujet, *Les Phéniciennes*, par Phrynichus, nous ne connaissons que le premier vers et un bref résumé du prologue).

La pièce d' Eschyle se joue, comme chacun sait, du côté perse, dans une ambiance d' angoisse montante, qui éclate au moment de l' arrivée d' un messager qui raconte la défaite que le pays vient de souffrir à Salamine. Cette défaite atteint toute l' Asie, puisque tous les pays soumis à Xerxès avaient été obligés de prendre part à cette expédition (11-12):

¹² La question de l' authenticité de la pièce a pris un nouvel essor avec la thèse de Mark Griffith, *The Authenticity of Prometheus Bound* (Cambridge 1977), et puis celle de Robert Bees, *Zur Datierung des Prometheus Desmotes* (Stuttgart 1993), dont une partie des arguments s' appuie précisément sur la ressemblance de la géographie de la pièce à celle d' Hérodote. Rappelons aussi que l' édition critique la plus récente d' Eschyle, celle de M. L. West (Stuttgart 1990) porte le titre *Aeschyli Tragoediae cum incerti poetae Prometheus*.

.....πᾶσα γὰρ ἰσχὺς
Ἄσιατογενῆς ὄλιγωκε

La force née de l'Asie s'en est allée tout entière.

C'est dans le même sens que les premiers mots du messager s'adressent aux "cités de l'Asie entière" (249).

On pourrait multiplier les exemples. Mais tournons-nous plutôt du côté de l'Hellade, dont le nom est répété une quantité innombrable de fois. C'est que le but de l'expédition était de "jeter sur la Grèce le joug de l'esclavage" (50). À cet effet, Xerxès avait fait construire sur le Bosphore un pont qui devait relier les deux continents. On commence à en parler dans la parodos (65-72 et 130-132), on y revient par la bouche de la reine (722), le même fait est cause de l'indignation du fantôme de Darius (723), qui souligne le caractère impie de l'entreprise, sur laquelle retombera le châtement des dieux (745-750):

ὅστις Ἑλλήσποντον ἱρὸν δοῦλον ὧς δεσμώμασιν
ἤλιπσε σχήσειν ῥέοντα, Βόσπορον ῥόον θεοῦ,
καὶ πόρον μετερρύθμιζε, καὶ πέδαις σφυρηλάτοις
περιβαλὼν πολλὴν κέλευθον ἤνυσεν πολλῶι στρατῶι·
θνητὸς ὢν θεῶν τε πάντων ὤιετ' οὐκ εὐβουλίαι
καὶ Ποσειδῶνος κρατήσειν'

...lui qui a conçu l'espoir d'arrêter dans son cours, par des chaînes d'esclave, l'Hellespont sacré, le Bosphore où coule un dieu! qui prétendait transformer un détroit et, en lui passant des entraves forgées au marteau, ouvrir une immense route à son immense armée! Mortel, il a cru, en sa déraison, pouvoir triompher de tous les dieux – de Poseidôn!

Le symbolisme de ce pont traverse le drame¹³. C'est par là que Xerxès, désormais fuyard, pourra échapper à la guerre (736-737). Mais il y a dans la pièce un autre symbole, plus clair encore s'il se peut: le songe de la reine. Celle-ci raconte au Choeur qu'elle avait vu deux femmes bien mises, dont "l'une parée de la robe perse, l'autre vêtue en Dorienne", que Xerxès avait attelées à son char; la première était docile, tandis que la seconde finit par briser le joug, ce qui fit tomber le roi (181-197). Plusieurs exégèses ont été avancées, dont deux semblent plus probables: celle qui fait des deux jeunes femmes la Grèce et

¹³ La construction du pont et les excès de Xerxès sont racontés aussi par Hérodote VII. 33-35, 54. Vers la fin du siècle, Timothée en parlera encore dans son nome *Les Perses*.

la Perse et celle qui les identifie à l'Europe et l'Asie¹⁴. Il est vrai que le texte dit "la terre d'Ionie" (178), mais c'est de "quitter l'Europe" (799) que le Choeur parlera lorsqu'il s'enquerra du retour des envahisseurs en déroute. Revenons encore à Hérodote, puisque, quelques décennies plus tard, on y trouvera une pareille opposition dans le songe de Cyrus, qui croit voir Darius "avec deux ailes aux épaules, dont l'une ombrageait l'Asie, l'autre l'Europe" (I. 209) – un rêve qui, pourtant, ne se réalisera pas, car les dieux et les héros n'ont pas "voulu qu'un seul homme régnât sur l'Asie et l'Europe" (VIII. 109)¹⁵. C'est d'ailleurs d'un plan de la conquête de l'Europe par Xerxès qu'Hérodote parle souvent au cours des *Histoires*¹⁶.

Reprenons encore une fois le drame d'Eschyle pour mettre en relief la différence des mentalités qui sont en jeu: du côté des Perses, une obéissance totale au roi (56-58), qui n'aura pas à rendre de comptes, même s'il revient vaincu (213-214); du côté des Grecs, des gens qui "ne sont esclaves ni sujets de personne" (242). Tandis que chez les Perses dérottés c'est un tout autre tableau: "sur la terre d'Asie on n'obéira plus à la loi des Perses; on ne paiera plus le tribut sous la contrainte impériale, on ne tombera plus à genoux pour recevoir des commandements: la force du Grand Roi n'est plus. Les langues mêmes ne sentiront plus de bâillon. Un peuple est délié et parle librement, sitôt qu'est détaché le joug de la force" (584-594). Apparemment, c'est le Choeur des Anciens Perses qui gémit sur la débâcle de l'empire. Le peuple athénien qui assistait au spectacle décelait à travers ces mots l'éloge de la liberté de parler (*l'isegoria*) qui était au coeur de la démocratie grecque.

Cette même opposition se dessine chez Hérodote à plusieurs reprises. Choisissons le passage célèbre du Livre VII. 104, où Démarate instruit le roi de Perse du danger de combattre les Lacédémoniens:

¹⁴ La première thèse est celle de Broadhead et d'autres; la seconde, celle de G. Murray.

¹⁵ Ceci est dit beaucoup plus tard dans un discours attribué à Thémistocle, lorsque celui-ci tâche de persuader les Athéniens de laisser Xerxès s'enfuir, d'après l'avis d'Eurybiade, commandant spartiate de toute l'armée, qui prévoyait le danger qui s'ensuivrait si le roi perse restait en Europe ("Il se pourrait que l'Europe tout entière se joignît à lui, villes après villes, peuples après peuples" – VIII. 108-109).

¹⁶ Par exemple, VII.54: "Xerxès, avec une coupe d'or, fit des libations dans la mer, et, s'adressant au soleil, le pria d'écarter de lui tout accident qui pût l'arrêter dans la conquête de l'Europe avant qu'il eût atteint les extrémités de ce pays". Cf. VII.50 et aussi VIII.109. L'opposition entre les deux continents, exprimée sur le plan mythique par des enlèvements de femmes d'un côté et de l'autre dans la préface des *Histoires*, peut être résumée par cette phrase: "Les Perses, en effet, considèrent comme à eux l'Asie et les peuples barbares qui l'habitent, et ils tiennent l'Europe et le monde grec pour un pays à part" (I.4). Chez Isocrate, qui s'efforce de faire l'union des cités grecques contre les Perses, l'opposition Europe/Asie s'esquisse plus d'une fois. Voir surtout *Panégryrique*, 187.

Ἐλεύθεροι γὰρ ἔδόντες οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσι· ἔπεστι γὰρ σφι δεσπότης νόμος, τὸν ὑποδευμαίνουσι πολλῶι ἔτι μᾶλλον ἢ οἱ σοὶ σέ· ποιεύσι γῶν τὰ ἄν ἐκεῖνος ἀνώγει· ἀνώγει δὲ τῷτὸ αἰεὶ, οὐκ ἔδῶν φεύγειν οὐδὲν πληῆθος ἀνθρώπων ἐκ μάχης, ἀλλὰ μένοντας ἐν τῇ τάξει ἐπικρατέειν ἢ ἀπόλλυσθαι.

Car, s'ils sont libres, ils ne sont pas libres en tout : ils ont un maître, la loi, qu'ils redoutent encore bien plus que tes sujets ne te craignent; du moins font-ils tout ce que ce maître leur commande; or il leur commande toujours la même chose: ne fuir du champ de bataille devant aucune masse ennemie, mais rester fermes à leur poste, et vaincre ou mourir.

La défense de la liberté comme un bien essentiel reparait souvent chez Simonide, à peu près contemporain d'Eschyle, qui a consacré aux grands combats des Guerres Médiques des poèmes dont on ne gardait que le souvenir: Artémision, Salamine et Platées. Ce n'est que tout récemment qu'on a retrouvé sur un papyrus d'Égypte une cinquantaine de vers appartenant à une élégie sur la bataille de Platées¹⁷. La partie conservée montre que le poème débutait par une hymne à Achille, ce qui indique, comme l'a remarqué Parson, que les Guerres Médiques y étaient comparées à celle de Troie. À cette interprétation West a ajouté que d'autres vers suggèrent que l'issue de ces guerres y était expliquée – tout comme chez Eschyle – par un châtement venant de la justice divine¹⁸.

On connaissait déjà, toutefois, nombre d'épigrammes louant le courage des Grecs qui avaient lutté pour la liberté de leur pays, dont plusieurs attribuées à Simonide. Il est difficile de démêler celles qui appartiennent en réalité au poète de Céos (West, par exemple, ne lui en laisse qu'un très petit nombre). Qu'elle soit ou non de Simonide lui-même¹⁹, rappelons néanmoins la belle épitaphe que Bergk a rattachée à la bataille de Platées (fr. 100 Bergk = 118 Diehl = *Anthologia Palatina* 7.253):

¹⁷ Publiée par Peter Parsons, *The Oxyrhynchus Papyri* LIX (1992) sous le numéro 3965, ensuite par M. L. West, *Iambi et Elegi Graeci* II (Oxford, 2ème ed. 1992) et analysée par le même dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 98 (1993) 1-14. Voir aussi, dans le même numéro de la revue, W. Luppe, "Zum neuesten Simonides. Pap. Oxy. 3965, Fr. 1/2327 Fr. 6", 99 (1993) 1-9.

¹⁸ M. L. West, *op. cit.* pp. 6-7.

¹⁹ Bergk croyait que cette épigramme contenait la louange des Athéniens, tout comme le fr. 59 Bergk = 12 Diehl contenait celui des Spartiates, ce qui s'accorderait parfaitement avec ce que dit Pausanias IX.2.4, lorsqu'il rapporte que les Lacédémoniens et les Athéniens tombés à Platées avaient des monuments séparés de celui des autres Grecs, portant chacun une inscription composée par Simonide.

Εἰ τὸ καλῶς θνήσκειν ἀρετῆς μέρος ἐστὶ μέγιστον,
 ἡμῖν ἐκ πάντων τοῦτ' ἀπένευμε Τύχη·
 Ἐλλάδι γὰρ σπεύδοντες ἔλευθερίην περιθεῖναι
 κείμεθ' ἀγηράντων χρώμενοι εὐλογίῃ.

Si une mort glorieuse est la plus belle récompense de la vaillance, c'est à nous entre tous que l'a accordée la Fortune. Car c'est pour avoir voulu donner la liberté à la Grèce que nous sommes couchés ici, jouissant d'une gloire qui ne vieillit pas.

L'idée que les deux continents étaient bel et bien séparés par la nature et qu'essayer de les unifier artificiellement avait été un acte insolent de Xerxès, tel est l'hypotexte qu'on peut découvrir dans plusieurs épitaphes qui contiennent le vers "Depuis que la mer a séparé l'Europe de l'Asie". C'est par là que débute, par exemple, le fr. 142 Bergk = 103 Diehl, attribué, sans raison, semble-t-il, à Simonide²⁰.

Les éclatantes victoires qui ont assuré la liberté grecque en face de l'envahisseur perse reviennent souvent dans la bouche des grands orateurs du IV^{ème} siècle av. J. -C. L'exemple le plus célèbre en est le serment par les héros du passé qu'a fait Démosthène dans un passage émouvant de *Sur la Couronne* (208).

Et nous arrivons ainsi à un moment historique plein de conséquences, celui de la formation de l'empire d'Alexandre, à la suite duquel se formera une autre conception du monde. S'il est vrai que jusque-là on pouvait tracer les débuts de la géographie descriptive depuis Hécateé, Hérodote, Ctésias et Ephore, voire ceux de la géographie physique et de l'environnement, depuis le traité hippocratique *Des airs, des eaux, des lieux* et depuis Aristote dans sa *Météorologie*, c'est surtout à partir de la fin du IV^{ème} siècle av. J. -C. qu'on peut parler d'une géographie nouvelle²¹. D'abord, grâce au voyage de Pythéas de Marseille au-delà de Gibraltar et jusqu'au nord de l'Europe (quoique, sa

²⁰ La remarque sur le lieu commun que constitue ce vers a été faite par les éditeurs Budé. Pour la date de la petite pièce, voir l'apparat critique de l'édition de Page, *Epigrammata Graeca* (Oxford 1975), ad XLV, p. 27.

Plus récemment, on a trouvé en Lycie une épigramme en grec en douze vers qui débute de la même façon (cf. Franck Kolb, "Geschichte Lykiens im Altertum", *Antike Welt*, Sonderheft Lykien 1989, p. 19). Il semble donc que l'expression en question soit devenue une simple prériphrase signifiant "depuis toujours".

²¹ Nous empruntons ici plusieurs données du livre de P. Pédech, *La Géographie des Grecs* (Paris 1976).

Description de la Terre étant perdue, la portée et l'étendue de ses découvertes ait été matière à discussion depuis l'Antiquité; l'historien grec Polybe, par exemple, rejette tout ce qu'il dit sur l'Europe du Nord-Ouest). D'autre part, Alexandre pendant ses conquêtes et les explorateurs qu'il envoyait partout ont parcouru l'Asie méridionale (sauf l'Arabie) jusqu'au Pendjab. On sait que, outre sa volonté de connaître toute l'étendue de la Terre, il menait une politique de miscigénération dont il a lui-même donné l'exemple en épousant une femme sogdiane. On sait aussi qu'il regardait sa conquête de l'Asie comme une revanche sur la Guerre de Troie²². Inutile de rappeler ce qu'il advint de cet immense empire partagé, après la mort d'Alexandre, entre les trois continents connus de l'Antiquité. Un autre empire allait lui succéder à partir d'une seule ville, qui allait avoir une destinée unique, puisque, comme l'écrit Polybe, "presque tout le monde habité, conquis en moins de cinquante-trois ans, est passé sous une seule autorité, celle de Rome" (I.1.5).

Cela este tellement vrai que, de nos jours, P. Pédech a pu écrire que "pour la géographie, la conquête romaine prend le relais en Occident de la conquête d'Alexandre le Grand"²³. La Gaule, la Belgique, la Bretagne, la Germanie, sont en grande partie soumises et décrites par César. Auparavant, au cours de la deuxième Guerre Punique et pendant le II^e siècle av. J. -C, avait commencé la conquête de l'Hispania. La soumission des Lusitaniens, puis des Celtibères, se termina après la prise et la destruction de Numance par Scipion Émilien en 133 av. J. -C. Mais le pacification définitive n'est que de 19 av. J. -C. Dans la direction du nord, Auguste porta le *limes* de l'empire en Pannonie (on peut encore voir ce qui reste d'Aquincum, l'ancienne Budapest); en son temps se réalisèrent les campagnes de Drusus et de Tibère en Germanie, qui arrivèrent à la Weser, à l'Elbe et à la Saale. On parvint au littoral de la mer du Nord et à la pointe du Jutland. Tacite a eu connaissance des pays baltes, ce qui a été confirmé par la trouvaille de monnaies romaines jusque dans le golfe de Riga. En 101 après J. -C. la Dacie est soumise par Trajan. Parmi les peuples qui deviendront les héritiers de la langue latine elle sera le dernier venu, sous le nom de Roumanie.

²² Rappelons sa visite au tombeau d'Achille (Plutarque, *Alexandre* 15. 7-9) et les sacrifices qu'il fit aux héros de la Guerre de Troie. Voir à ce sujet N.G. L. Hammond, *A History of Greece to 322 B.C.* (Oxford, 3^eme éd. 1986), p. 604. À remarquer que la seule représentation artistique que l'on connaisse d'une personnification d'Europe et d'Asie (un relief en marbre du II^e siècle av. J.-C., à Rome) est un hommage à la bataille d'Arbela (M. Robertson, *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* IV, p. 92).

²³ *La Géographie des Grecs*, p. 109.

Tout cela, évidemment, du côté de l'Europe, alors que dans le nord de l'Afrique, Carthage était anéantie depuis 146 av. J. -C. Des fouilles récentes ont montré que les Romains eurent à coeur de redonner de l'importante et du prestige à leur nouvelle capitale de Lybie, qui appartenait désormais à une *provincia proconsularis*, en changeant le plan primitif et en y bâtissant un énorme forum. Des inscriptions à n'en plus finir (plus de 60.000 actuellement) témoignent que l'Afrique romaine attirait des gens de partout: des émigrants de la Péninsule Italique et aussi des personnes dont les noms latinisés trahissent l'origine celte, juive, danubienne ou balcanique. Il est superflu de rappeler la campagne de César en Égypte et le triomphe d'Octavien sur Marc-Antoine et Cléopâtre à Actium, qui est au coeur même de la proclamation de l'Empire Romain. On a aussi laissé de côté toutes les conquêtes effectuées successivement en Orient par Lucullus, Pompée et Antoine. L'Asie Mineure, comprenant plusieurs provinces (dont seule celle qui borde la Mer Égée porte le nom d'Asie et contient les cités les plus célèbres), la Syrie, l'Arabie, la Palestine sont soumises à l'Empire. Depuis Marc-Aurèle, il y a des garnisons romaines jusque sur la route de l'Euphrate.

Un réseau routier très dense, dont on trouve des vestiges partout et non pas seulement en Europe²⁴, une administration très efficace, adaptée à la diversité des régions, un commerce florissant, une armée parfaitement organisée, ont maintenu pendant des siècles un empire qui était axé sur ce qu'on a appelé l'idée de Rome, laquelle connaîtra son expression la plus parfaite dans l'*Énéide*. On a pu faire des anthologies là-dessus²⁵.

Quoique ne coïncidant pas avec elle du point de vue strictement géographique, on peut dire que l'empire romain est l'ancêtre de l'Europe. L'idée que cette partie du monde avait toutes les conditions pour constituer un modèle pour toutes les autres régions²⁶, si les peuples qui l'habitaient étaient disposés à s'entr'aider, se trouve déjà chez un Grec d'Apamée, qui a composé le traité de

²⁴ On peut se faire une idée de son importance stratégique et économique à travers l'ouvrage de R. Chevallier, *Les Voies Romaines* (Paris 1972), auquel on aurait maintenant beaucoup à ajouter.

²⁵ Par exemple, celle de David Thompson, *The Idea of Rome. From the Antiquity to the Renaissance* (Albuquerque 1971).

²⁶ Ce serait intéressant de comparer le jugement avec celui qu'a porté (cinq siècles auparavant) sur l'Europe et l'Asie l'auteur du traité hippocratique *Des Airs, des Eaux et des lieux*. J. A. López Férez, "Los escritos hipocráticos el nacimiento de la identidad europea", in H.A. Kahn, ed., *The Birth of the European Identity: the Europe-Asia Contrast in Greek Thought, 490-322 B.C.* (Nottingham, 1993) a très bien vu l'importance du fameux petit traité sous ce rapport. Je remercie de Prof. J. Ribeiro Ferreira d'avoir attiré mon attention sur cette publication.

géographie le plus complet de l'Antiquité: Strabon. Permettez-moi d'en faire une citation assez longue, mais qui mérite d'être connue (II.5.26):

Ἄρκτέον δ' ἀπὸ τῆς Εὐρώπης, ὅτι πολυσχήμεον τε καὶ πρὸς ἀρετὴν ἀνδρῶν εὐφυεστάτη καὶ πολιτειῶν, καὶ ταῖς ἄλλαις πλεῖστον μεταδεδοκυῖα τῶν οἰκείων ἀγαθῶν· ἐπεὶ σύμπασα οἰκήσιμός ἐστι πλὴν ὀλίγης τῆς διὰ ψυχὸς ἀοικήτου· αὕτη δ' ὁμορεῖ τοῖς Ἀμαξοίοις τοῖς περὶ τὸν Τάναϊν καὶ τὴν Μαιῶτιν καὶ τὸν Βορυσθένη. Τῆς δ' οἰκησίμου τὸ μὲν δυσχεῖμερον καὶ τὸ ὄρεινόν μοχθηρῶς οἰκεῖται τῆι φύσει, ἐπιμελητάς δὲ λαβόντα ἀγαθοῦς καὶ τὰ φαύλως οἰκούμενα καὶ ληιστρικῶς ἡμεροῦται. Καθάπερ οἱ Ἕλληνας, ὄρη καὶ πέτρας κατέχοντες, ὄκουν καλῶς διὰ πρόνοιαν τὴν περὶ τὰ πολιτικὰ καὶ τέχνας καὶ τὴν ἄλλην σύνεσιν τὴν περὶ βίον. Ῥωμαῖοί τε πολλὰ ἔθνη παραλαβόντες καὶ τὴν φύσιν ἀνήμερα διὰ τοὺς τόπους ἢ τραχεῖς ὄντας ἢ ἀλιμένους ἢ ψυχροὺς ἢ ἀπ' ἄλλης αἰτίας δυσοικήτους τοὺς τε ἀνεπιπλέκτους ἀλλήλοισ ἐπέπλεξαν καὶ τοὺς ἀγριωτέρους πολιτικῶς ζῆν ἐδίδασξαν. Ὅσον δ' ἐστὶν αὐτῆς ἐν ὁμαλῶι καὶ εὐκράτῳ τὴν φύσιν ἔχει συνεργὸν πρὸς ταῦτα, ἐπειδὴ τὸ μὲν ἐν τῆι εὐδαίμονι χώραι πᾶν ἐστὶν εἰρηνικόν, τὸ δ' ἐν τῆι λυπρᾷ μάχιμον καὶ ἀνδρικόν. Καὶ δέχεταιί τινας παρ' ἀλλήλων εὐεργασίας τὰ γένη ταῦτα· τὰ μὲν γὰρ ἐπικουρεῖ τοῖς ὄπλοις, τὰ δὲ καρποῖς καὶ τέχναις καὶ ἡθοποιαῖς. Φανεραὶ δὲ καὶ αἱ ἐξ ἀλλήλων βλάβαι, μὴ ἐπικουρούτων· ἔχει δὲ τι πλεονέκτημα ἢ βία τῶν τὰ ὄπλα ἐχόντων, πλὴν εἰ τῷ πλήθει κρατοῖτο. Ὑπάρχει δὲ τι καὶ πρὸς τοῦτο εὐφρὸς τῆι ἡπείρῳ ταύτῃ· ὅλη γὰρ διαπεποικιλταὶ πεδίοις τε καὶ ὄρεσιν, ὥστε πανταχοῦ καὶ τὸ γεωργικόν τε καὶ τὸ πολιτικόν καὶ τὸ μάχιμον παρακεῖσθαι· πλέον δ' εἶναι θάτερον, τὸ τῆς εἰρήνης οἰκεῖον, ὥσθ' ὅλων ἐπικρατεῖ τοῦτο, προσλαμβάνοντων καὶ τῶν ἡγεμόνων, Ἑλλήνων μὲν πρότερον, Μακεδόνων δὲ καὶ Ῥωμαίων ὕστερον. Διὰ τοῦτο δὲ καὶ πρὸς εἰρήνην καὶ πρὸς πόλεμον αὐταρκεστάτη ἐστί· καὶ γὰρ τὸ μάχιμον πλῆθος ἀφθονον ἔχει καὶ τὸ ἐργαζόμενον τὴν γῆν καὶ τὸ τὰς πόλεις συνέχον.

C'est par l'Europe qu'il nous faut commencer, parce qu'elle possède une grande variété de formes, qu'elle est la mieux douée en hommes et en régimes politiques de valeur, et qu'elle a été pour le monde la grande dispensatrice des biens qui lui étaient propres; de plus elle est habitable dans sa totalité, sauf la petite fraction inhabitée par suite du froid à la lisière de ces peuples qui vivent dans des chariots, vers le Tanais, le Méotis et le Borysthène. Dans le secteur habitable, les pays au climat rigoureux ou les régions montagneuses offrent par nature des conditions de vie précaires; mais avec une bonne administration, même les pays misérables et les repaires de brigands deviennent policés. Les Grecs, par exemple, dans un pays de montagnes et de pierres, ont mené une vie heureuse grâce à l'intelligence qu'ils avaient de l'organisation politique, des techniques, et généralement de tout cet qui constitue l'art de vivre. Les Romains, en prenant sous leur tutelle nombre de peuples naturellement peu policés du fait des pays qu'ils occupent, âpres ou dépourvus de ports ou glacés ou pénibles à habiter pour toute autre raison, ont créé des liens qui n'existaient pas auparavant et enseigné aux peuplades sauvages la vie en société. Toute la partie de l'Europe qui est plate et jouit d'un climat tempéré est naturellement portée vers un tel mode de vie: dans un pays heureux tout concourt à la paix, tandis que dans un pays misérable, tout conduit à la guerre et au mâle courage. Mais les peuples peuvent se rendre des services les un aux autres: les uns offrent le secours de leurs armes, les autres celui de leurs récoltes, de leurs connaissances techniques, de leur formation morale. Bien évidemment, ils peuvent aussi se faire grand tort les un aux autres, s'ils ne se viennent pas en aide; sans doute, ceux qui possèdent les armes l'emportent-ils par la force, à moins qu'ils ne soient vaincus par le nombre. Or il se trouve que, sous ce rapport aussi, notre continent est naturellement bien doué, car il est entièrement composé d'une mosaïque de plaines et de montagnes, de sorte que partout coexistent la tendance paysanne et sociale et l'instinct guerrier. C'est le premier élément qui domine, celui qui porte à la paix; aussi règne-t-elle sur l'ensemble, grâce aussi à l'influence des peuples dominants, Grecs d'abord, Macédoniens et Romains ensuite. Ainsi, tant pour la paix que pour la guerre, l'Europe est totalement autonome: elle possède une réserve inépuisable d'hommes pour se battre, pour travailler la terre et pour administrer les cités.

Voilà un texte écrit il y a environ deux mille ans. On y sent, pourtant, la présence d'une idée d'unité dans la diversité qui est vivante de nos jours. Avec quelques petites retouches on pourrait en faire un programme. Les pensées et les conseils qu'il contient sont, en effet, d'une étonnante actualité.